

## SARTRE, Extrait des *Cahiers pour une morale* :

### Comment distinguer la force de la violence ?

De la violence. Originellement dérivée du concept de force (*vis*). La force obtient des effets positifs en agissant conformément à la nature des choses. Autrement dit c'est l'unité transcendante des moments d'une opération positive ou encore considérée dans sa positivité. La violence est caractérisée par un aspect négatif : si je rentre l'épée dans le fourreau et qu'elle glisse, je manifeste une certaine force. L'opération a lieu conformément à la nature du fourreau et de l'épée. En aucun cas on ne parlera ici de violence. Pourtant il y a eu destruction d'un certain état du monde (fourreau vide, épée sur la table). Mais cet état (à cause de son extériorité d'indifférence) n'est pas considéré comme une *nature*, il y a nouvelle disposition mais on ne conclut pas à la destruction parce qu'il n'y a rien à détruire.

Dans la violence, j'ai mal engagé la pointe de l'épée dans le fourreau et j'utilise ma force à la faire entrer tout de même. Il y aura destruction : l'épée sera faussée, le fourreau rayé. Mais l'opération sera peut-être réussie (si le but était non pas de faire l'opération conformément aux règles mais de *rentrer l'épée à tout prix*). Par exemple : il faut prouver qu'il y a eu rixe, duel, la police intervient, je rentre l'épée avant l'arrivée des policiers. Peu importe, ensuite, que l'épée puisse ou non ressortir du fourreau : le résultat est atteint, on ne verra pas que je me battais. L'ambiguïté des concepts de force et de violence est assez démontrée par le fait qu'on utilise l'expression (verbe neutre) de forcer. On dira à quelqu'un qui veut faire entrer *par force* une épée dans un fourreau qu'il «*force*». On lui dira : «*Ne force pas*». Ainsi la première notion qui intervient c'est celle de destruction. Destruction d'une *nature* ; mais nécessairement il y a destruction s'il y a résistance. Notons qu'ici aussi on pourrait parler d'une résistance de la pesanteur à la main qui veut faire entrer l'épée dans le fourreau. Mais *précisément* il s'agit ici d'une force d'*inertie* (extériorité) c'est-à-dire d'une force extérieure à soi et d'éparpillement. Contre l'éparpillé, l'extérieur à soi, le divers, il n'y a pas de violence. Il ne peut y avoir violence que lorsque la résistance est celle d'une *forme*, c'est-à-dire de l'unité organique d'une diversité. Il y a force lorsque l'action est conforme à une légalité (ici nous sommes dans la nature, il s'agit donc d'une opération conforme aux lois internes de l'objet) et violence lorsque l'action est extérieure à la légalité. Si je débouche la bouteille, c'est force - si je brise le goulot, c'est violence. Cet exemple montre que la violence prend place là où la force est inefficace, c'est-à-dire qu'elle naît originellement de l'échec de la force. De là l'idée en partie vraie que la violence est faiblesse. Nous y reviendrons. Pour accepter cette idée, toutefois, il faut poser originellement qu'il y a suprématie théorique de l'action accomplie conformément aux lois sur celle qui est accomplie contre la loi. Mais je peux préférer au contraire la non-légalité, c'est-à-dire que je puis mettre la destruction comme moyen d'atteindre une fin au dessus du respect de ce qui est. Dans ce second cas, j'affirme l'inessentialité de tout ce qui existe par rapport à moi-même et à mon but. La violence implique le nihilisme. Mais en même temps le style même de mon acte est altéré. L'action qui observe des lois est *composée*, l'action qui n'en observe pas se *décompose*. Affirmer avec force c'est demeurer composé. Affirmer avec violence, c'est sortir de son maintien. Cela est naturel parce que toute violence, commençant où la force s'est arrêtée, implique une certaine confiance dans le hasard (pris comme lois inconnues). Si je tape de plus en plus fort sur un clou, il n'y a pas de violence. Mais vient un moment où je ne contrôle plus exactement mes gestes. A ce moment je compte sur la statistique : vingt coups de marteau tomberont au hasard, mais il en viendra bien un qui tombera sur un clou. Je ne compte pas sur le connu mais sur l'inconnu, il y a *espoir* dans la violence et *certitude* dans l'opération légale. Recours à la magie. D'autre part, il est visible que la violence ne s'adressant qu'à des natures organisées, il n'y a violence que par rapport aux organismes vivants, aux outils, aux établissements humains et aux hommes. Mais il n'y a violence à la vie qu'au niveau où on peut l'assimiler à de l'humain. On fait violence à un chien, à un cheval, un singe. Il ne viendrait pas à l'idée de dire qu'on fait violence à une écrevisse en la plongeant dans l'eau bouillante, sinon par extension à l'infini de l'idée juste de violence. Naturellement les limites de la violence sont de ce point de vue extrêmement difficiles à tracer, où plutôt elles sont variables selon l'attitude prise en face du phénomène ambigu de la vie. Malebranche

ne croyait pas faire violence à son chien en lui donnant un coup de pied. D'autre part, si on pose une série de lois naturelles et inviolables ( Physique ) il y a une autre raison pour qu'on ne puisse faire violence à la nature : c'est qu'on obtient jamais de résultat qu'en obéissant à ses lois. Aucune violence ne fera voler un avion dont le moteur est en panne. Il n'y aura violence que lorsque la forme qui vous est opposée est destructible, autrement dit quand les lois d'usage normal sont établies par des volontés. Lorsque, en un mot, il s'agit de la légalité humaine. Ici nous voyons que la violence n'est pas un moyen parmi d'autres d'atteindre la fin, mais le choix délibéré d'atteindre la fin par n'importe quel moyen. C'est pourquoi la maxime de la violence est : « *la fin justifie les moyens* ».

Comme toute activité est en même temps valeur, la violence porte en elle sa propre justification, c'est-à-dire qu'elle réclame par son existence même le *droit* à la violence. Et comme la violence est destructrice des enchaînements réels et des natures, ce droit implique la position que les formes et les organisations sont à vil prix. L'univers devient inessentiel au prix du but que l'homme s'est fixé. En même temps il prend le caractère d'obstacle pur - du moins en tant qu'il est donné. En effet dans l'action décomposée les choses ont un caractère ambigu : elles sont partiellement obstacles et partiellement instruments. Mais c'est qu'on laisse canaliser sa force dans leur organisation ; on s'appuie sur elles. Ici, au contraire, il y a refus des techniques antérieures et des formes, dont le caractère d'obstacle est le seul présent. Ce caractère ramasse et simplifie à l'extrême les objets ; ils n'ont plus qu'un aspect : la densité, puisqu'ils sont corrélatifs de l'action de briser. L'unité des formes est pure cohésion massive. La résistance de la bouteille aussi bien que celle de la foule, de la population colonisée, du gouvernement étranger sont saisies comme unités de cohésion. La violence est déconcertée par de matières labiles, celles qui glissent, s'effondrent sous les doigts, coulent huileuses. Car la violence ne saurait rassembler. L'univers devient donc un univers de masses. Du même coup la violence est négation du temps puisque la mesure du temps est l'action qui compose et utilise. Si j'attends que le sucre fonde, je m'appuie sur les caractères même du sucre et de l'eau. Le temps passe. Le violent jette le verre : le voilà détruit en un instant. Cela signifie qu'il veut tout et tout de suite, comme l'Antigone d'Anouilh. Ce refus de composer chez le violent correspond au refus d'être du monde. « Ne perds pas ton temps, cogne » signifie : n'entre pas dans ses raisons, ne joue pas le jeu, n'accepte pas son existence. Frappe, réduis-le à une simple résistance qui dévoile sous les coups la vérité. L'intransigeance du violent est l'affirmation du droit divin de la personne humaine à avoir tout, tout de suite. L'univers n'est plus moyen mais l'obstacle dense et inessentiel entre le violent et l'objet de son désir. Quant à cet objet, il faut nécessairement qu'il soit existant déjà ou posé comme tel. En effet la violence étant destructrice ne peut *produire* un objet ; elle ne peut qu'ôter les obstacles qui le cachent. La bouteille n'est plus un instrument qui garde le liquide et qui *aide* à le verser si l'on sait s'en servir. Elle est la prison du liquide, l'obstacle entre lui et ma bouche. Mais le liquide est déjà là. Il m'attend. Ainsi la violence est manichéiste. Elle croit à un ordre du monde donné mais dissimulé par de mauvaises volontés. Il suffit de détruire l'obstacle pour que l'ordre apparaisse, ceci de l'antisémitisme qui libérera l'ordre du monde en détruisant le Juif au surréaliste qui fera apparaître le surréel à l'horizon des destructions. La violence implique donc la confiance au hasard ( coups de marteau ) c'est-à-dire à l'ordre du monde saisi comme unité différenciée par rapport à l'îlot différencié et organisé qu'elle nie. Elle refuse la technique comme ordre individuel et légalité concrète de la forme envisagée mais elle se confie à la légalité conçue comme aide vague fournie par le fond de monde. Mais en même temps le violent est intransigeant précisément parce qu'il refuse de composer. En fait il choisit la propre destruction de son but et sa propre destruction plutôt que de reconnaître les droits du monde et de l'opération. Si le but ne doit être atteint que par l'utilisation d'un instrument, alors périsse le but même et l'instrument et l'instrument qui était son unique chemin. Le violent est un pur. Un cathare. Il n'accepte pas l'échec sans la mort et à la limite remplace la destruction pour le but par la destruction pour la destruction. Ainsi la violence est une méditation de la mort.